
Du côté de la rue Chevaufosse

Entretien avec Yves Di Manno

Félix Katikakis



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/textyles/9175>

DOI : 10.4000/16aye

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2026

Pagination : 105-116

ISBN : 9782875865403

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est fourni par Université de Liège



Référence électronique

Félix Katikakis, « Du côté de la rue Chevaufosse », *Textyles* [En ligne], 70 | 2026, mis en ligne le 01 juin 2026, consulté le 03 juin 2026. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/9175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/16aye>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Entretien avec Yves DI MANNO
par Félix KATIKAKIS (ULiège, Aspirant FNRS)

Du côté de la rue Chevaufosse

Yves di Manno est un écrivain, poète et essayiste français. Il est aussi un important « passeur » de la poésie américaine ; on lui doit notamment des traductions de William Carlos Williams, Ezra Pound, George Oppen et Jerome Rothenberg. De 1994 à 2026, il a dirigé la collection « Poésie » aux éditions Flammarion. Il a rencontré Jacques Izoard à plusieurs reprises et est l'une des rares figures du monde éditorial français à avoir défendu son œuvre, avant et après son décès. Dans *Terre ni ciel*, un recueil de textes paru en 2014 chez Corti, il a évoqué une première fois sa rencontre avec Jacques Izoard, Eugène Savitzkaya et le milieu poétique liégeois des années 1970¹. Il revient aujourd'hui sur ces rencontres et pose un regard distancié et critique sur l'accueil réservé en France à la poésie d'Izoard.

Félix Katikakis : Abordons pour commencer votre relation à Jacques Izoard et votre découverte du milieu poétique liégeois. Pourriez-vous évoquer les circonstances de votre rencontre avec Jacques Izoard, décrire l'homme tel que vous l'avez perçu ? Que représente-t-il pour vous en tant que poète ?

Yves di Manno : Il s'agissait moins, au départ, d'une rencontre avec Jacques Izoard qu'avec Robert Varlez et l'Atelier de l'Agneau. Le premier contact s'est fait de manière assez inattendue. Cela remonte au début de l'année 1977. Il se trouve que je collaborais à l'époque à la revue *Minuit*, qui publiait beaucoup de nouveaux venus, et notamment Eugène Savitzkaya. Je crois que nous avons publié l'un et l'autre notre premier texte dans cette revue quand nous avions dix-neuf ans (Eugène a six mois de moins que moi). Dans la revue paraissaient également des séquences dessinées de Robert

1 Di Manno (Yves), « Liège en hiver », dans *Terre ni ciel*, Paris, José Corti, coll. En lisant en écrivant, 2014, p. 53-62.

Varlez. C'est à la suite de la parution d'un numéro dans lequel nous figurions tous les trois que Robert Varlez m'a écrit, intéressé par mon texte. Je vivais à Grenoble à l'époque, j'avais vingt-deux ans. Robert m'écrivait donc : « Je m'occupe d'une petite maison d'édition à Liège, l'Atelier de l'Agneau. Je lance en ce moment une revue mensuelle qui va s'appeler 25. Seriez-vous d'accord pour y collaborer ? » Je crois que c'était la première fois qu'on m'écrivait pour me demander un texte. J'ai répondu, bien sûr, et lui ai assez vite envoyé quelque chose. 25 n'était pas encore une revue à proprement parler, alors qu'elle allait prendre un aspect plus séduisant au cours des mois suivants. Mais au tout début, il s'agissait de simples feuilles ronéotypées et agrafées sur le côté. Et pourtant, dans le n° 4 auquel j'ai collaboré, il y avait une *Suite slave* de Jude Stéfan, des textes de William Cliff, de James Sacré... C'était un peu maladroit dans l'exécution, mais d'un excellent niveau. Cela dit, à l'époque, je ne connaissais rien à la poésie contemporaine, mais alors *rien du tout*. J'avais remarqué en revanche les textes d'Eugène, ceux en tout cas qui paraissaient dans la revue *Minuit*.

Il y a eu un échange de courriers entre Robert Varlez et moi, et cela a très vite débouché sur une invitation à venir le voir à Liège. On était en 1977, les TGV n'existaient pas et moi j'étais à Grenoble, mais j'y suis allé au cours de l'été cette année-là. Ce n'était pas évident de faire ce voyage en train à l'époque, il fallait passer par Paris, c'était toute une équipée. J'ai séjourné quelques jours rue Chevaufosse, puisque c'était là qu'ils s'étaient regroupés, dans la grande maison où vivait Izoard. Eugène n'y logeait pas en permanence mais y passait plusieurs jours par semaine. Robert Varlez, à l'époque, y habitait également. Mais lors de mon premier séjour Jacques et Eugène n'étaient pas là, ils étaient en Espagne, je ne les ai donc pas rencontrés à cette occasion. En revanche j'ai beaucoup sympathisé avec Robert Varlez et avec quelques autres poètes liégeois, dont Jean-Marie Mathoul et François Watlet... J'avais été intrigué par l'atmosphère qui régnait dans ces lieux. Robert m'avait montré la rue de l'Agneau, où son atelier se trouvait au départ. C'était une venelle très étroite, flanquée d'un côté par des boutiques de prostitution, et de l'autre par de vieilles maisons. Nous avons beaucoup déambulé dans Liège, le long de la Meuse. De fil en aiguille, j'ai dû y passer une petite semaine. Très vite, Robert m'avait proposé de faire un livre chez lui. Comme j'écrivais énormément à l'époque et publiais fort peu, j'avais de la matière : j'ai donc constitué un ensemble et envoyé ce manuscrit à Robert, qui l'a publié à la fin de l'année suivante, en 1978.

Entre-temps, j'étais revenu à Liège, en février ou mars 1978. J'avais logé de nouveau rue Chevaufosse, et pour un soir chez Michel Delaive, qui

était le grand ami d'Izoard. C'est lors de ce deuxième et dernier séjour – car après cela je n'ai pas remis les pieds à Liège pendant des décennies – que j'ai enfin fait la connaissance de Jacques Izoard et d'Eugène Savitzkaya. Dès mon premier passage, Robert m'avait donné certains ouvrages, j'avais ainsi découvert les premiers livres d'Eugène parus à l'Atelier de l'Agneau, quelques plaquettes de Jacques et d'autres livres de l'Atelier, dont ceux de Mathoul justement. Pendant plusieurs années, à la suite de ça, j'ai eu une longue correspondance avec Jean-Marie Mathoul, avec qui j'avais de fortes affinités, parce que nous étions tous les deux très méfiants à l'égard de la poésie à ce moment-là... Nous avons un attrait commun pour des auteurs comme J.G. Ballard, Philip K. Dick, William Burroughs, des écritures qui ne relevaient pas vraiment de la poésie mais étaient assez déstabilisantes. Au début des années 1980, nos échanges se sont peu à peu effilochés, mais c'était quelqu'un dont j'aimais beaucoup le travail et j'étais un peu désolé de voir qu'il ne persévérerait pas dans cette voie. Les dernières choses qu'il m'avait envoyées, c'étaient les livres parus chez Yellow Now, avec ses polaroïds, mais je garde une grande admiration pour ses tout premiers ouvrages, d'ailleurs fort brefs : *Torso*, notamment.

Mon premier contact avec Jacques Izoard a donc eu lieu en ce début d'année 1978. Rue Chevaufosse, je logeais au deuxième étage. Son bureau était au rez-de-chaussée, le propriétaire me semble-t-il habitait au premier, puis il y avait encore un étage au-dessus. Izoard était un peu fuyant, il restait la plupart du temps terré dans son bureau. On se voyait au moment des repas ; on mangeait à la cuisine, en face du bureau. Petit à petit, les choses se sont détendues – enfin, elles n'étaient pas vraiment tendues, mais je pense qu'il était un peu intimidé... alors que ça aurait dû être l'inverse ! Et puis un ami de Paris nous avait rejoints, François Rivière, qui travaillait dans la presse littéraire. Et comme Jacques était extrêmement méfiant à l'égard de tout ce qui venait de Paris...

J'ai un souvenir assez parcellaire de ces échanges, aussi bien avec Jacques qu'avec Eugène. Je peux tout de même raconter deux anecdotes au sujet d'Izoard, dont l'une m'a durablement marqué. La veille de mon départ, le dernier soir, nous avons mangé à plusieurs dans un restaurant. C'était au moment de la fédéralisation de la Belgique, Jacques avait un peu bu. Moi, j'avais vaguement entendu parler des problèmes entre les Flamands et les Wallons, mais ça n'allait pas plus loin. J'étais absolument stupéfait, parce qu'au cours du repas, Jacques s'est enflammé à ce sujet, en disant : « la frontière linguistique est à vingt kilomètres d'ici et moi, je suis prêt à la défendre avec une mitrailleuse derrière des sacs de sable ! » Je le regardais, un peu

stupéfait de le voir réagir avec une telle violence. Cela m'est resté, parce que j'ai compris ce jour-là que ce problème était vraiment sérieux en Belgique, qu'il y avait là une tension que je ne mesurais pas.

L'autre anecdote, c'était le jour du départ, dans la maison de la rue Chevaufosse. Au moment de nous dire au revoir, Jacques est allé dans son bureau chercher une enveloppe. Il me l'a remise comme s'il me confiait je ne sais quelle substance illicite, quasiment sous le manteau... Il y avait l'un de ses livres de chez Grasset – je pense que c'était *La Patrie empaillée* – et deux ou trois plaquettes parues dans des petites maisons. Ce geste amical contrastait avec son comportement un peu distant, les deux premiers jours. Je suis reparti avec ces livres, je les ai lus de plus près, mais comme je le disais tout à l'heure, la poésie n'était pas encore mon affaire; et sur le moment, je n'ai pas accroché comme cela a été le cas par la suite. Il a fallu que je sois moi-même davantage engagé sur ce sentier de la poésie pour apprécier vraiment son écriture. Quelques mois plus tard, j'ai reçu à Grenoble *Vêtu, dévêtu, libre*, Eugène m'avait envoyé *Un jeune homme trop gros*: il y avait une sorte d'échange entre nous. De mon côté je leur avais envoyé mes tout premiers livres, *Les Célébrations* notamment (dont 25 avait publié un chapitre). Puis je me suis installé à Paris, en 1980, et les liens se sont distendus. Je ne suis pas retourné à Liège; eux n'en bougeaient pas beaucoup non plus. Il a fallu attendre une bonne quinzaine d'années pour que le contact se renoue, surtout avec Jacques – à Paris cette fois-ci, où il passait quand même assez régulièrement. J'ai alors commencé à le revoir de temps en temps.

Quant à Eugène, à l'époque de ma venue à Liège, il était totalement mutique – il le reconnaît d'ailleurs aujourd'hui – c'est-à-dire qu'il ne disait quasiment rien, il fallait vraiment lui tirer les mots de la bouche, même pour parler de son travail. J'avais lu tous ses livres et je dois avouer que j'étais beaucoup plus impressionné à l'époque par ses textes que par ceux de Jacques, d'autant que comme je l'ai dit la poésie n'était pas mon axe principal à ce moment-là. Les textes d'Eugène, qu'il s'agisse de ses poèmes ou des premiers « romans » qu'il a publiés chez Minuit, me parlaient davantage. C'était peut-être aussi une affaire de génération. J'étais impressionné par ce type qui avait à peu près mon âge et qui arrivait à écrire des trucs pareils alors que je me débattais encore dans les méandres de mon écriture. D'ailleurs, le livre que j'ai publié à l'Atelier de l'Agneau, qui s'appelait *L'Intérieur l'Extérieur*, ne figure plus dans ma bibliographie. Je ne le renie pas, mais j'estime que s'il n'avait pas été publié nous n'aurions pas perdu grand-chose. Ce sont des textes écrits quand j'avais 22-23 ans, et ce n'était

pas encore au point. Il y avait trop de mots, trop d'images, sans compter que c'était passablement morbide. Du coup, au moment où il est paru, je m'en étais déjà éloigné.

F.K. Je voulais quand même vous interroger un peu à ce sujet. Quand on relit les publications de l'Atelier de l'Agneau, on sent un tropisme de la prose débordante. Est-ce que vous vous sentiez malgré tout des affinités avec le catalogue de cette maison d'édition ?

Y.d.M. Bien sûr, même si c'était l'œuvre d'Eugène dont je me sentais le plus proche. Je pense qu'elle m'a marqué et peut-être même influencé à l'époque, pas tellement pour les textes que j'ai rassemblés dans le livre de l'Atelier et dont la plupart avaient été écrits avant mes séjours liégeois, mais plus profondément, dans son incroyable *scansion*. Je n'écrivais qu'en prose dans ces années-là, c'était d'ailleurs dans l'air du temps. Il y avait quand même un rejet de la poésie en vers dans les années 1970, sauf auprès des « poètes poètes », que nous méprisions souverainement – à juste titre d'ailleurs, la plupart du temps. La prose, et notamment la prose narrative, constituait une issue. On peut déceler un écho des livres d'Eugène dans le côté incantatoire et un peu obsessionnel de ce que j'écrivais alors. Avec Mathoul, c'était différent, parce que son écriture était très froide, carrée, cadrée, il s'agissait de textes très resserrés, alors que le côté baroque et cette espèce de matière verbale proliférante qu'Eugène manipulait admirablement à ce moment-là me parlaient immédiatement. J'ai également découvert Matthieu Messagier grâce à l'Atelier de l'Agneau. J'avais entendu parler du *Manifeste froid* mais sans plus. L'Atelier de l'Agneau avait publié un petit livre absolument extraordinaire de Messagier, intitulé *Le Dit des gravités en sanctifié*, qui m'avait ébloui. Je sais que Mathoul l'aimait beaucoup lui aussi. Je me souviens d'autres livres que Robert m'avait donnés, ceux de François Watlet dont je parlais tout à l'heure, mais je m'en sentais moins proche. Il y avait aussi des textes de James Sacré, mais à l'époque je suis passé complètement à côté, alors que James Sacré est quelqu'un que j'estime depuis longtemps maintenant. Et puis, il y avait bien sûr les livres d'Izoard.

F.K. Jacques Izoard était connu, à Liège, comme animateur de rencontres poétiques. Il avait ses lieux de prédilection, notamment « Le Quai », une librairie alternative située dans le quartier d'Outremeuse. Avez-vous des souvenirs associés à cet endroit ? À d'autres lieux ?

Y.d.M. Je n'ai pas du tout assisté à ça, j'ai plutôt été témoin de leur vie au quotidien. Cette maison de la rue Chevaufosse est restée longtemps présente dans mon esprit, comme un espace communautaire à la fois mental et concret. Je l'ai revue après la mort de Jacques, étant revenu à Liège

bien des années plus tard, à l'invitation de Gérard Purnelle, pour parler de mes petites affaires à l'Université. Du coup, nous avons reparcouru la ville ensemble. Mais je dois vous avouer que je n'ai pas du tout reconnu Liège. Moi, j'avais connu la vieille gare... tout le quartier autour avait été rasé... enfin, je ne reconnaissais rien. La maison de la rue Chevaufosse par contre n'avait pas changé, même si elle m'a paru plus petite que dans mon souvenir. Mais surtout j'avais fait des sortes de collages... Je retrouvais la rue en pente et la maison, mais à gauche, dans mon souvenir, il y avait des constructions, des sortes de fabriques, là où se trouvaient en réalité une colline et des petits bois. Et la rue de l'Agneau que nous avons revue m'a paru minuscule, ce n'était plus qu'une ruelle à l'abandon... Tout avait absolument changé.

La maison, à ce moment-là, était relativement vide. Il était alors question d'en faire une maison de la poésie. J'ai revu le bureau de Jacques, et puis l'entrée... Je ne sais pas... J'avais mémorisé l'extérieur de la maison, mais pour l'intérieur j'avais dû reconstruire mentalement le décor. J'avais écrit un petit texte jadis pour *Java* à l'occasion d'un dossier sur Eugène (il est repris dans « *endquote* »), en évoquant la pièce entièrement blanche où Eugène vivait et travaillait quand il était rue Chevaufosse. Le plancher était repeint en blanc, les murs, le plafond étaient blancs, et tout était vide à part un matelas posé au sol, une planche sur deux tréteaux, une ramette de papier vierge par-dessus – et c'était tout.

J'ai donc brièvement côtoyé ces gens dans leur vie courante. Robert était seul à cette époque-là, il n'avait pas encore rencontré Françoise Favretto et menait une existence un peu vagabonde. Ils avaient tous l'air de vivre à l'écart, repliés sur leur territoire, dans un univers presque parallèle. Au fond, ça me convenait très bien, mais j'exagère peut-être un peu cet aspect après coup. Et puis, le fait est que je ne les ai pas revus. Il aurait fallu que je revienne, que les relations se poursuivent, mais les distances étaient grandes et je n'avais pas un sou. En plus, le livre que j'avais donné à l'Atelier de l'Agneau ne me plaisait plus trop. Dès qu'il a été publié, quelque chose s'est interrompu pour moi, de ce côté-là. Et puis, ma vie avait changé elle aussi. Une fois que je me suis installé à Paris, j'étais dans d'autres affaires, je ne fréquentais plus que des Cambodgiens... Les Liégeois du coup se sont estompés petit à petit.

F.K. Une chose, encore, pour en finir avec les aspects relationnels. Je voudrais revenir un peu à ce milieu. Vous avez évoqué Jacques Izoard, Eugène Savitzkaya, Robert Varlez, Jean-Marie Mathoul. Dans *Terre ni ciel*, vous évoquez quand même le sentiment d'une « communauté ».

Y.d.M. C'était surtout cette maison d'édition qui incarnait ça, même si elle était modeste. Il ne s'agissait pas seulement du travail d'un ou deux individus écrivant dans leur coin mais d'une structure, avec Robert aux commandes, si l'on peut dire, et qui payait quand même beaucoup de sa personne. Et puis il y avait le *Mensuel*. J'y ai collaboré dans les premières années. J'ai participé aussi à un volume de collages que Robert avait rassemblés en 1983, accompagnés de poèmes manuscrits. L'idée de « groupe » était liée pour moi à ce travail éditorial. Si j'avais été plus présent ou si j'étais revenu de manière régulière à Liège, les choses auraient sans doute pris un tour plus concret. J'aimais bien 25 à l'époque où la revue paraissait dans un petit format. Outre les textes, il y avait des chroniques, des images, de l'information... C'était fait dans la marge, si je puis dire – par rapport à Paris en tout cas – et ça se percevait immédiatement. Cela me correspondait, *a fortiori* dans cette période de ma vie où j'étais un farouche partisan de la périphérie aux dépens du centre. Je le suis un peu resté, d'ailleurs... J'avoue qu'après, l'évolution du *Mensuel* 25 m'a moins convaincu : il n'y avait plus la même cohérence qu'au début, cela partait un peu dans tous les sens... Même si je sais que des gens que j'ai connus beaucoup plus tard sont passés par là. Je pense à Ivar Ch'Vavar ou Jean-Pierre Bobillot, par exemple.

F.K. J'ai le sentiment d'un hiatus entre la perception qu'on avait de Jacques Izoard en France et celle qu'on pouvait avoir en Belgique, où il reste quand même dans les mémoires comme un acteur de l'avant-garde des années septante, quelqu'un qui a revitalisé l'expérimentation sur la langue après les surréalistes, en pratiquant une poésie qui accorde une vraie attention à la matérialité langagière, à l'image de ce qui pouvait se faire chez Messagier, chez *TXT* : une poétique de la profération, etc. Évidemment, c'est une écriture qui est très différente et à bien des égards opposée à ce qui pouvait se faire dans l'orbe de *Tel Quel*, dans l'orbe d'Orange Export Ltd., ce genre de choses. Comment pouvait-il être perçu de ce point de vue-là ?

Y.d.M. Le problème, ce n'est pas qu'il était mal ou différemment perçu, c'est qu'il n'était pas perçu du tout ! Sauf peut-être au début : il a tout de même publié dans des revues comme *Action poétique*, dans les années 1970. Mais le fait d'être défendu par Alain Bosquet – chez Grasset, puis chez Belfond – l'a profondément desservi auprès des poètes qui auraient pu percevoir l'intérêt et la qualité de son travail. Du coup, il a été associé à des gens beaucoup moins intéressants que lui. Et dans la dernière partie de sa vie, on l'a rangé dans le panier de crabes de la « francophonie », ce qui n'a pas mieux servi son œuvre.

Du fait que nos chemins se sont croisés très tôt, j'ai eu la chance de le découvrir dans ma jeunesse. Et j'ai continué de le suivre dans les années 1980-1990, pour les livres en tout cas qui paraissaient « officiellement » à Paris, chez Belfond puis à La Différence. Mais quand les *Cœuvres complètes* ont été rassemblées par Gérard Purnelle, cela n'a pas suscité la moindre curiosité en France, personne n'en a parlé. J'avais fait de mon côté une re-cension pour une publication du ministère français des Affaires Étrangères, destinée aux Alliances Françaises à travers le monde. Mais je n'ai rien vu paraître d'autre. Et quand il est mort, personne ne s'en est fait l'écho.

Il y a visiblement eu une « erreur de casting » à son sujet. Je crois que Jacques a perçu ça, pas tout de suite, mais assez vite, et il en a vraisemblablement souffert, mais il était trop tard. On ne se rend pas compte à quel point Bosquet était détesté dans le milieu poétique, à juste titre d'ailleurs. C'était un personnage odieux, doublé d'un très mauvais poète. Mais il avait un pouvoir considérable dans la presse littéraire de l'époque. Être défendu par Bosquet, cela équivalait à rester méconnu de la plupart des vrais lecteurs. C'est très dommage, parce que les choses sont difficiles à rattraper dans ces cas-là. Même publier à La Différence dans les dernières années n'était pas l'idéal, parce que La Différence n'avait pas très bonne réputation non plus. Et en plus leurs livres étaient moches.

C'est assez paradoxal qu'en Belgique il soit perçu comme un avant-gardiste, alors qu'en France, où la plupart des gens ne l'avaient pas lu, il était considéré comme quelqu'un qui faisait une poésie un peu dépassée, un peu vieillotte. Le fait qu'il s'agisse de poèmes brefs, au vocabulaire minimaliste, n'arrangeait rien auprès de certains... Mais quand on les lisait, on se rendait bien compte que l'apparence était trompeuse et qu'il s'agissait de tout autre chose. Quoi qu'il en soit, cette dimension d'une écriture sinon avant-gardiste, du moins participant à l'effort moderne, n'a pas du tout été perçue en France. D'un autre côté, j'avais rencontré Guy Goffette au début des années 1990, à une époque où il n'était pas encore chez Gallimard (ni moi chez Flammarion, d'ailleurs). Nous avons plutôt sympathisé à ce moment-là et au détour de la conversation arrive sur le tapis la question de la poésie belge. Goffette m'avait alors déclaré de façon péremptoire : « De toute façon, il n'y a que deux poètes en Belgique : Izoard et Savitzkaya ! » Textuellement ! Bon, il a peut-être changé d'avis par la suite mais cela témoignait en tout cas de l'estime dans laquelle il les tenait.

F.K. Sur la question de la réception française – ça permet peut-être de faire une incursion du côté de Savitzkaya, qui, me semble-t-il, a tout de suite été plus connu en France – je me pose plus largement la question du

« Groupe de Liège » et de la « marque » liégeoise. En Belgique, on sentait bien qu'il se passait quelque chose à Liège. Il y avait quand même ce milieu autour de l'Atelier de l'Agneau et, dès les années septante, des rencontres très régulières, d'abord à la librairie Le Quai, puis au Cirque Divers. Y avait-il quand même une forme, sinon d'aura, en tout cas de « marque » liégeoise en France ?

Y.d.M. Je dois être l'un des rares à l'avoir perçu, mais si je n'avais pas fait ce passage si j'ose dire « prémonitoire » à Liège, à la fin des années 1970, je crois que cela ne serait pas arrivé jusqu'à moi. L'histoire de Liège, je l'avais gardée dans un coin de ma tête, évidemment, mais je n'ai jamais entendu personne en France y faire allusion.

Le cas d'Eugène était différent, parce qu'il a été remarqué très tôt, publié chez Seghers en même temps que ses premiers livres à l'Atelier de l'Agneau ; et surtout, Jérôme Lindon l'a accueilli chez Minuit. Et il s'agissait de romans... enfin, d'ouvrages portant l'étiquette « roman ». Sa reconnaissance en France était celle d'un romancier, d'un romancier bizarre mais d'un romancier quand même. Et hormis dans les toutes premières années, il n'était pas vraiment perçu comme un poète. *Les Couleurs de boucherie*, qui est pour moi son livre le plus fulgurant, est resté introuvable pendant quasiment quarante ans² ! Quand le livre était paru chez Bourgois, en 1980, personne à ma connaissance n'en avait parlé. Minuit a ensuite publié ses livres de manière régulière, sans le laisser tomber, alors que selon ses propres dires les ventes n'étaient pas spectaculaires, par rapport à d'autres romanciers de la maison. Il y a eu un petit creux de vague à un moment donné, et puis c'est reparti. Les animateurs de *Java*, par exemple, l'ont découvert sur le tard, après être tombés sur l'édition de *Mongolie plaine sale* en « Espace Nord ». Néanmoins, Eugène a toujours été considéré en France comme une sorte d'ovni. On savait qu'il était belge, mais pas forcément qu'il était liégeois – d'ailleurs, les Français savent-ils où est Liège ? J'exagère un peu, mais... Bruxelles, les gens voient à peu près, parce que c'est la capitale ; mais Liège, c'est déjà une autre affaire.

F.K. Abordons maintenant le geste éditorial que vous avez posé à l'égard de la poésie d'Izoard. On retrouve ses poèmes dans deux anthologies que vous avez publiées. Peut-être pourrions-nous les évoquer successivement, en commençant par celle des *49 poètes*³.

2 Il a été réédité en 2019 dans la collection « Poésie/Flammarion ».

3 Di Manno (Yves), éd., *49 poètes. Un collectif*, Paris, Flammarion, coll. Poésie, 2004.

Y.d.M. Il ne s'agit pas d'une anthologie, mais d'un ouvrage collectif, regroupant des textes que j'avais sollicités et qui n'avaient jamais paru ailleurs. Ce volume a été constitué en 2004, pour marquer le dixième anniversaire de ma prise en charge de la collection « Poésie/Flammarion ». J'avais publié une trentaine d'auteurs à cette époque et demandé un texte inédit à chacun d'entre eux. Mais je voulais aussi élargir le spectre et j'ai invité une quinzaine d'autres poètes qui n'étaient pas dans la collection, même si certains nous ont rejoints par la suite. Non pas des écrivains connus, qu'on pouvait lire partout, mais des gens qui se situaient plutôt sur les marges, à l'image de cette collection, à l'écart des courants dominants. Il y avait Nicolas Pesquès par exemple, ou Jean-Christophe Bailly, qui n'avait pas encore la reconnaissance qu'il a aujourd'hui mais dont je suivais le travail depuis très longtemps. Il y avait Liliane Giraudon... Des auteurs qui avaient déjà une œuvre conséquente, mais peu ou mal reconnue. Ainsi que quelques nouveaux venus, comme Stéphane Bouquet. Et deux ou trois inconnus.

Jacques s'insérait à merveille dans ce projet. Depuis quelques années, comme je l'ai dit, nous nous étions revus plusieurs fois à Paris, mais aussi à Bruxelles, à travers les éditions puis la galerie de Didier Devillez. J'avais lu ses livres les plus récents et je mesurais l'injustice dont cette œuvre était victime en France. Je lui ai demandé des textes, il m'a envoyé une petite liasse de poèmes en me disant : « Vois ce que tu peux faire avec ça ». Nous les avons montés à raison de trois par pages : « *trois fois neuf* »... Comme c'était un grand format, on a pu les disposer ainsi, ça faisait une petite séquence inédite et c'était une modeste manière de marquer l'importance de son œuvre à mes yeux dans le contexte français. Évidemment, ça n'a pas changé grand-chose au schmilblick... Ni révélé son œuvre de manière spectaculaire au public français. Mais je me souviens par exemple que des gens d'*Action Poétique* m'ont dit : « Ah, Izoard ! ça fait longtemps qu'on n'a pas entendu parler de lui ! » Voilà. J'aurais pu demander à Eugène de prendre part à ce volume collectif, évidemment, mais je trouvais plus intéressant d'inviter Izoard, d'une part parce qu'il était resté dans la sphère exclusive de la poésie ; mais aussi parce qu'il n'avait pas la même reconnaissance en France.

F.K. Plus récemment, on retrouve des poèmes de Jacques Izoard dans *Un Nouveau Monde. Poésies en France 1960-2010*⁴. C'est une anthologie qui dans son partitionnement, dans la place que vous accordez à Jacques Izoard et à la poésie belge, soulève des interrogations. La Belgique est le seul domaine francophone non français représenté dans l'anthologie.

4 Di Manno (Yves) et Garron (Isabelle), *Un Nouveau monde. Poésies en France 1960-2010*, Paris, Flammarion, coll. Mille et une pages, 2017.

Y.d.M. Franchement, j'en suis très largement responsable, à cause de mon tropisme belge. C'est une anthologie que nous avons faite à deux, avec Isabelle Garron – qui adore l'œuvre d'Izoard, entre parenthèses... Je me souviens qu'elle avait même écrit à *Libération* pour protester contre le fait qu'ils n'avaient pas annoncé sa mort et ils ont publié sa lettre. Mais ce tropisme belge vient plutôt de moi et je tenais beaucoup à la présence de la Belgique dans ce livre, à cause du fait qu'il s'y est passé quelque chose – pas seulement à travers le Groupe de Liège – qui m'intéresse depuis toujours et continue d'ailleurs de m'intéresser : des textes écrits en français mais que jamais des Français n'auraient écrits, en tout cas de cette façon, avec cette approche et cette sensibilité. Je parle bien sûr de la Belgique « sauvage », la seule qui m'intéresse vraiment. C'est vrai que notre anthologie évite les écritures de la francophonie, d'une part parce que nous n'avions pas la place – même si le livre est très gros, il a quand même fallu faire des choix – mais aussi parce qu'il s'agissait de domaines que nous connaissions mal. Je tenais néanmoins à cette présence de la Belgique, mais cela s'est fait dans la même logique que le reste de l'anthologie, c'est-à-dire en n'allant pas forcément prendre les œuvres les mieux mises en avant. Il y a six Belges à l'arrivée sur une centaine d'auteurs, cela reste tout de même minoritaire.

Par ailleurs – puisqu'il y a tout un récit qui accompagne cette anthologie et n'en est pas la part la moins importante à nos yeux – je voulais mettre l'accent sur les deux groupes qui se sont constitués dans les années 1970 en Belgique, différents de ceux d'avant, souvent même dans le rejet de cette Belgique sauvage ou des Surréalistes belges : d'une part le Groupe de Liège, et d'autre part le cercle de *Luna Park* à Bruxelles. Il y a un ovni au milieu de tout ça : William Cliff, qui est un parfait solitaire même si les gens de l'Atelier de l'Agneau l'ont défendu dès l'origine. Nous l'avons retenu avant tout parce qu'il est l'un des rares poètes de cette période – Français inclus – à avoir utilisé la prosodie ancienne de manière convaincante, en la bousculant et en la mêlant de langue parlée, ne reculant jamais devant le trivial et l'obscène. Notre *Nouveau monde* accueille donc Christian Dotremont, Izoard et Savitzkaya, Daniel Fano, William Cliff et vers la fin du livre Ivan Alechine, qui se situe lui aussi sur les marges, tourné vers des contrées lointaines, intérieures et extérieures.

F.K. Pour le lecteur familier d'Izoard, il peut être surprenant de le voir classé, non pas dans le chapitre sur la « Sécession belge », mais dans les « Solitaires », lui qui était, entre tous, un homme de réseaux !

Y.d.M. Ce sont les œuvres qui sont solitaires, pas forcément les individus. Bernard Noël est rangé lui aussi parmi les « solitaires » des années 1970

même si c'était quelqu'un qui avait noué de solides amitiés dans toutes les sphères de la littérature et des arts plastiques. De surcroît, il ne s'agissait pas de caser tout le monde dans le même chapitre... Dans la « Sécession belge », nous avons retenu Eugène Savitzkaya et Daniel Fano, parce qu'ils sont apparus au même moment et sont emblématiques des deux « groupes » sur lesquels nous mettions l'accent dans ce chapitre. Izoard, lui, avait débuté plus en amont. Mais comme toutes les constructions, ces choix éditoriaux restent un peu aléatoires et sont en effet discutables.

F.K. Une dernière question conclusive et plus générale. Quel présent et quel avenir voyez-vous à Jacques Izoard ? Est-il un « contemporain capital » ?

Y.d.M. Je ne suis pas prophète, je ne peux donc pas vous prédire le destin qui attend son œuvre. Je souhaiterais par contre qu'elle soit remise en avant, à travers des publications notamment qui insisteraient sur ses livres majeurs, ceux qui méritent vraiment d'être découverts par de nouvelles générations de lecteurs. Dans le contexte d'aujourd'hui, où l'on voit se développer sous l'étiquette de « poésie » des choses qui n'ont pas grand-chose à voir avec ce que nous défendions autrefois, y a-t-il encore des gens que cela peut toucher, intéresser ? Je suis convaincu que oui. Sans doute sont-ils peu nombreux, mais ils n'étaient pas très nombreux non plus auparavant. Dans la logique de l'univers du livre tel qu'il continue d'exister, ce sont souvent de nouvelles éditions qui permettent de remettre en lumière des œuvres négligées. Il en va pour l'œuvre d'Izoard comme pour toutes celles du passé proche, dont les auteurs nous ont quittés. Il y a une terrible décantation et des périodes, sinon d'oubli, du moins de purgatoire, jusqu'au moment où cela peut ressurgir, souvent sous l'impulsion de quelques lecteurs, quelques lectrices motivés. Ou tout simplement bouleversés.

Bruxelles, février 2026